

DE TÉMOIN À CONFIDENCE

L'Œuvre de vie écrite par Johann Soulas peut être lue ; elle n'aura aucune signification si elle n'est pas vécue. Je peux en témoigner grâce à des événements **vécus pleinement**. J'ai su en tirer toutes les leçons indispensables pour aller jusqu'au bout de moi-même.

Le parcours de ma vie s'est tracé très clairement en moi depuis que j'ai commencé à lire les écrits de Johann. Tout s'est présenté pour que mes yeux se dessillent, que je voie enfin et sois témoin de l'inévitable réalité de ce qui est, de la Vérité.

Au moment nécessaire, ce parcours s'est effectué avec une autre personne, une femme qui était dans la même « recherche ». **Comprendre** et pour trouver la résolution des souffrances afin d'arrêter de souffrir. Afin que cessent les souffrances du quotidien. Afin de toucher la Vérité.

Pour moi, nous devons être deux, dans une intimité suffisante pour nous dévoiler l'une à l'autre dans une transparence aussi accomplie que possible, pour commencer à vivre autre chose que le passé. Pour cela je me devais de comprendre le plus profondément possible les jeux du mental, donc mon ego, l'observation vraie et ce joyau « indescriptible » qu'est le hors-du-temps.

Je me rappelle qu'à chaque fois que ma compréhension butait à la lecture des ouvrages de Johann, la femme qui m'accompagnait dans le parcours de la vie me disait : « c'est ton mental qui veut comprendre, donc tu n'y parviendras pas ainsi ». Je devais comprendre ce que cela voulait dire en profondeur.

Le mental veut tout savoir vite et se heurte facilement s'il ne comprend pas immédiatement. Tout doit lui être accessible. Il n'est jamais apaisé, il est toujours d'une émotivité à fleur de peau, ses pensées sont de perpétuels jugements sur lui-même et les autres. Mais lorsque le mental **comprend** tout cela, ce jeu, ce manège qui se répète à chaque fois, il va commencer à les reconnaître. Cette reconnaissance mène à la compréhension vraie, hors mental, dans une observation instantanée, exacte, mais qui arrive « sur la pointe des pieds ». Alors le manège s'apaise et laisse place à chaque instant à l'honnêteté, à la pureté la plus transparente de la vie.

Qu'apporte l'observation véritable ? La connaissance haute, vraie et juste de soi. Elle nous offre la photographie de nos comportements toujours souffrants, de notre affectivité immature et de toutes nos faussetés. Lorsque ces regards sans ménagement sont simplement des regards sans jugement, leur **vécu** apparaît. Ce vécu, c'est le hors-du-temps. Ce vécu échappe à toute description car seul le mental dans le temps peut décrire. Le hors-du-temps est léger, paisible, très contemplatif, très intérieur, fait apparaître les facettes encore inconnues mais d'une extrême profondeur de notre sensibilité qui devient réelle et touche alors aux événements de la vie qui doivent être **compris**. C'est ainsi que l'ego se structure et peut commencer à s'**incarner**.

Voilà comment j'ai associé mes lectures des livres de Johann au secret de ma vie de tous les jours. Le secret, c'est la Vérité éprouvée, non mentalisée, donc non interprétée. Je l'ai éprouvée car c'est comme si Johann lui-même avait tenu la plume pour transcrire ma vie, celle qui s'est dévoilée sous mes yeux émerveillés. C'est comme si l'auteur de cette Œuvre de vie avait su utiliser les mots que chacun porte en soi, au secret le plus fin, pour traduire en celui qui a faim et soif de vivre le livre de la Vie.

Sans le savoir d'avance, il m'est apparu que cette soif qui m'anime m'a conduite à une lecture **méditative**, la seule qui soit possible pour sortir de l'enfer de l'ignorance et de l'illusion. Ses livres n'enseignent vraiment que lorsque les mots qui le décrivent « deviennent » ce que nous sommes en secret de nous-mêmes et sortent de leurs carcans de mots.

Voici ce que le témoin que je suis voulait vous dire avec ferveur, en confidence, afin que les mots de ce livre deviennent les vôtres, votre livre intérieur, votre vécu, la fin de vos douleurs.

Geneviève

A PROPOS

Un dernier rétablissement sur la barrière rocheuse et une vue majestueuse s'offrit à mon regard. Les cimes se vaporisaient dans l'air du midi estival, déjà tremblant de chaleur. Le répit dans l'effort physique trouva sa juste récompense dans le silence, simultanément montant des profondes vallées et descendant de l'infinitude du ciel et accueillant mon être entier dans une exaltante ivresse de la vie.

L'été était venu. La veille, depuis la fenêtre du chalet montagnard que nous avons loué pour quelques semaines, j'avais scruté les pentes que je m'étais promis d'arpenter le lendemain pour atteindre le petit névé qui étincelait encore sous les feux du soleil couchant.

Grandiose et inattendu se présentait le spectacle devant moi. A l'infini, de vertigineuses forêts de chênes, de hêtres et de mélèzes, entrecoupées de bondissantes cascades composaient le panorama. Au premier plan, sur le plateau rocheux où je venais de me hisser, une renarde et ses renardeaux jouaient en silence tandis que, perché sur un éperon, à un dixième de verste environ, je devinai l'imposante silhouette d'un rapace, probable aigle royal.

Les vents contraires empêchaient la renarde d'éventer ma présence. C'est ainsi que me fut présentée une scène qui allait me bouleverser et que je ne pourrais plus jamais oublier. A quelques mètres devant moi se poursuivaient les jeux entre la mère et ses petits. Figé, ne bougeant pas, j'observai ce rituel initiateur à la vie sauvage. En quelques secondes, pourtant, l'animal, comme gagné par une sourde inquiétude, relâcha son jeu, dressa ses oreilles et retourna sa tête dans ma direction. Et me vit. Mus par un signal invisible, les renardeaux gagnèrent la tanière toute proche,

tandis que la mère, me regardant fixement, dans un mouvement coulé semblable à celui d'un nageur, s'approcha doucement. Je ne discernai aucune menace dans son attitude. Je ne pus que demeurer incrédule. Je savais les renards rusés et précautionneux mais non hardis au point de ne pas fuir devant l'homme. Pourtant, la renarde continua de s'approcher de moi très lentement, toute sa musculature frissonnante en émoi.

Elle s'arrêta à un mètre environ et s'assit, les pattes droites, plantées avec une détermination non feinte. Son pelage fauve ondulait sous la caresse invisible du vent, et sa superbe gueule, en découvrant à demi ses crocs, me fit deviner, par un pressentiment presque complice avec l'animal, que j'avais quelque chose à apprendre. L'attitude avait toute l'allure d'une menace. Défense d'approcher le nid où s'affairent les renardeaux ! Mais je sus, à l'instant même où ma présence avait été éventée, qu'il n'y aurait aucune peur, aucun conflit, ni de ma part, ni de la sienne.

L'animal ne m'offrit que son regard. Ses yeux brillaient d'une singulière intensité, univers progressivement apparu où le ciel tout bleu que traversait parfois un nuage blanc miroitait son infinitude dans le mystère de la vie. Il ne m'offrit que ses yeux. Mais il me les offrit aussi totalement. Dans le halo pailleté d'or qui entourait la pupille, je lus une mystérieuse sérénité, gouffre du ciel matinal, à l'image des lacs de montagne que ne saurait rider aucune tempête de songes inexistantes. Il n'y avait là aucun souvenir, aucune peur, aucun reproche.

Il n'y avait point de haine. Dans cette immensité progressivement offerte à mon regard d'homme, je ne pouvais percevoir que la limpidité et la beauté de la vie et son innocence. Était-ce encore le regard d'une bête ? Ou s'était-il imperceptiblement mué en deux gouffres de lumières ?

Le saurais-je jamais ? Je n'avais même pas perçu l'instant que la renarde avait choisi pour retourner là où

l'attendaient ses petits. Lorsque je me levai, songeur fasciné à la fin par la singularité de ce que je venais de vivre, l'aigle royal, dédaigneux de ma présence, plongea dans la vallée avant de s'élever haut dans les airs et se diriger vers le versant opposé de la montagne. Je m'avançai jusqu'au bord de l'éperon rocheux d'où le rapace avait pris son envol majestueux. Rien n'avait changé. Les pentes croulaient sous la verdure estivale. Dans le silence scintillant des sommets, l'alchimie de la terre et du ciel continuait depuis la nuit des temps à forger le sens du Monde. Plus loin, très bas, dans le fond du vallon, je devinai, minuscule, une ville et sa fourmilière d'hommes.

AVANT-PROPOS

L'ouvrage que voici a surgi à partir d'un mot : la VIE. Ce n'est qu'un mot et le mot n'est pas la chose désignée. Il ne s'agit donc pas de l'imagerie que chacun est à même de construire autour de cette désignation suprême qu'est la Vie.

Il s'agit de l'**essentiel**. La Vie est l'essentiel de l'homme. Tout le reste est accessoire. Mais l'homme ne perçoit que l'accessoire et il confond sa vie avec ce dernier. C'est pourquoi sa vie n'est qu'un deuil, immense tromperie millénaire que les fuites habituelles que l'on appelle loisirs, vacances, voyages d'agrément, etc. ne parviennent qu'à adoucir imperceptiblement. Les violences, les brutalités, les exactions, guerres et terrorismes de toutes sortes, les dangers imprévus des catastrophes naturelles qui surviennent soudain, nous giflent sans relâche tandis que l'angélisme affiché par les discours officiels, la tartuferie des politiciens ne jouent que les prolongations sur les terres de toutes les démystifications qui ont commencé. L'homme actuel est un orphelin qui ignore ce qu'est la vie. Les organisations sociales qu'il a progressivement et laborieusement construites dénoncent elles-mêmes leur propre corruption. Nos orgueilleuses civilisations ne sauraient-elles être que perpétuellement mortelles ? N'y en aura-t-il jamais une seule qui pourrait émerger sur des bases totalement nouvelles ? Quelle signification honnête pouvons-nous accorder aux (trop) fameux Droits de l'homme alors que les hommes politiques ne peuvent qu'aller de compromission en trahison à force de tractations

hypocrites, de ruses diplomatiques, avec le fanatisme religieux ici et les exigences nationalistes (ou tribales, ce qui revient au même), là ? Jusqu'où la folie planétaire pourra-t-elle corrompre ? Une issue « classique » est-elle seulement possible ? Le chef d'Etat, le chef religieux pourraient-ils seulement agir autrement qu'ils ne le font ?

Les problèmes de notre temps sont soumis au sociologue, au psychologue, au philosophe. Tous se montrent rassurants. Il faut constamment assister davantage, mieux comprendre (intellectuellement) pourquoi les violences ne cessent de progresser : bref, banaliser pour éviter de se poser les questions essentielles. On interroge le spécialiste en climatologie à propos des graves dérèglements atmosphériques consécutifs à l'effet de serre issu de nos modes de vie pléthoriques. Lui aussi se veut rassurant. Des tempêtes dévastatrices, des inondations à répétition, il y en a eu d'autres. Cela n'a rien d'exceptionnel. Et puis, la science est une dame bornée à qui doivent être fournies beaucoup de preuves. Son rationalisme mental n'est pas relié à la finesse et aux aléas du ressenti, de l'intuition. Aux conférences internationales sur l'effet de serre atmosphérique, chaque pays ou continent cherche à « tirer la couverture » à soi. Personne encore n'a levé la tête pour constater que la maison est en feu. Les dirigeants nationaux continuent à « jouer aux cartes ». Tous proclament qu'ils sont conscients de tous ces problèmes ; mais comme ils ignorent ce qu'est LA CONSCIENCE en vérité, le jeu des mots fait partie de la partie de poker. L'homme politique, tout dirigeant social fait « ce qu'il peut ». Il continue à mettre à l'épreuve, comme il l'a fait depuis toujours, l'arsenal sans cesse croissant des décrets et des lois sociales pour mieux maîtriser, encadrer, diriger. Au mieux, son dirigisme verse dans la démocratisation : faire davantage confiance au peuple, au citoyen. Il ne se demande nullement si l'homme commun du peuple,

conditionné à l'extrême par tous les artifices et toutes les difficultés de la vie, est suffisamment adulte pour se diriger personnellement. Il ne lui demande qu'à opter pour une idéologie ou une autre, un système social ou un autre. En bref, « votez pour moi, car je suis le meilleur ».

La faillite de nos sociétés « avancées », orgueilleuses de notre savoir-faire scientifique et technologique, sera bientôt tellement brûlante que la démystification de nos prétendues valeurs humanistes éclatera au grand jour. Sans nul doute, aveuglé jusqu'au bout, dans un sursaut désespéré, le dirigeant voudra-t-il encore cautériser la plaie sur la gangrène qu'il ne verra toujours pas. Onguent dérisoire !

Il y a quelque temps, un homme vint me voir. Il estima, non sans quelque ironie, que je n'étais qu'un cassandra. Je livre ici la suite (résumée) de notre entretien.

Le visiteur :

— *Vous ne semblez pas comprendre que l'homme est un génie aux ressources insoupçonnées. Il s'est toujours tiré d'affaire. Il s'en tirera encore, n'ayez crainte.*

— *Quelle est votre ambition, pour vous, pour l'autre ? Avez-vous seulement une idée pour l'avenir de l'humanité ?*

Si vous estimez que les violences, puisqu'ayant toujours existé, vont continuer à exercer leurs ravages, c'est que vous ne voyez aucune issue à la souffrance millénaire. Vous vous contentez d'émettre un espoir confiant dans la politique et l'économie mondiales en vous satisfaisant d'un tiré d'affaires.

— *Ce que j'appelle « tirer d'affaire », c'est s'accommoder. Comment voulez-vous envisager la situation mondiale autrement ?*

— *Cher monsieur, il existe entre nous un immense malentendu. Si vous vous accommodez, vous acceptez de continuer à subir la souffrance de la vie. Vous subissez, donc vous ne comprenez pas la vie, ce qui se passe en*